

Le Bangladesh face aux risques climatiques

Chapitre 1 : Introduction

Il y a bien longtemps, les princes du Bengale ont installé leurs palais au bord d'un paisible fleuve nourricier et protecteur. Etrange et volumineux défluent de la Jamuna vers la Meghna, la Buriganga constituait le cœur de la cité et le commerce fluvio-maritime assurera à Dhaka richesses et expansions.

Ainsi, au début du 17^{ème} siècle, Dhaka, modeste petit village de pêcheurs jusqu'alors, se déployait en tant que nouvelle capitale de l'empire moghol. Sur la rive gauche de la Buriganga, les commerçants et les artisans dynamisaient la vie frugale de la cité, expression ancestrale d'un Bengale sauvage et luxuriant, réputé depuis l'antiquité pour les richesses de sa nature.

Mais depuis quelques années, Dhaka a commencé à manger sa rivière mère. Aujourd'hui, elle continue de l'avalier, de l'étouffer de ses déchets, de la souiller avec les résidus de ses digestions domestiques et artisanales et même de l'asphyxier par les fumées de ses industries. Etrange gratitude ou habituel prix d'une réussite !

Les décharges comblent les bras morts de la Buriganga pour pouvoir construire par-dessus. Car Dhaka s'étend, se construit indéfiniment gagnant régulièrement sur les zones humides. Même la nuit, parfois les chantiers ne s'arrêtent pas.

Chaque année, la capitale du Bangladesh compte au moins 200 000 habitants de plus. Aujourd'hui, avec plus de 16 millions d'habitants, Dhaka est la mégapole connaissant le plus fort taux de croissance urbaine dans le pays le plus densément peuplé au monde. En 1905, le Bengale de l'est sous administration anglaise, comptait 29 millions, 44 millions en 1971 lors de l'indépendance, 81 millions en 1981, le Bangladesh compte aujourd'hui 165 millions de citoyens dont un tiers de moins de 18 ans.

Ainsi, le partage des voies de circulation est devenu délicat, entre les véhicules traditionnels, les CNG et plus de 80 000 rickshaws essentiellement conduits par des habitants des bidonvilles.

Car régulièrement, les catastrophes climatiques du Nord ou du Sud délogent des familles entières qui s'agglutinent dans les interstices ou dans les faubourgs de la capitale, étendant ou créant de nouveaux bidonvilles. Des migrants venus du Nord, où les inondations ou les sécheresses ont détruit leurs terres, des migrants venant du Sud, fuyant les fureurs des cyclones et les effets pervers de la salinisation des eaux et des terres. Depuis plus de 40 ans le changement climatique et la démographie galopante emballent ces phénomènes.

En venant au Bangladesh, quelques jours après la clôture de la COP 21 de Paris, j'avais quelques questions en tête. Comment se fait-il que ce jeune et relativement petit pays soit aussi densément peuplé ? Et ce malgré son passé récent profondément meurtri par des événements politiques et climatiques particulièrement dramatiques.

La Bangladesh est présenté comme l'un des pays les plus exposés aux fâcheuses conséquences du réchauffement climatique. Comment les gens les plus concernés ont vécu et vivent ce risque au quotidien ? Quelles en sont les conséquences sociales ? Quel regard devons-nous y porter et quels engagements pourrions nous prendre une fois les éclairages en main ?

Dhaka, son vieux quartier historique, ses bidonvilles dont certains au cœur de la ville et même des quartiers diplomatiques, quelques acteurs clés de la délégation bangladaises de la COP 21, me donnèrent quelques premières indications.

interviews

Je pose la question de la responsabilité du gouvernement bangladais dans le secours à ses propres victimes.

Chapitre 2 : Géographie et Histoire

Mais pour mieux comprendre les enjeux bangladais, une mise en perspective géographique et historique est nécessaire.

Ce qui m'a attiré jusqu'au Bangladesh, c'est d'abord son incroyable réseau hydrographique. Le rassemblement de trois grands fleuves himalayens, le Gange ou Padma, le Bramhapoutre ou Jamuna et la Meghna, constitue le 2^{ème} plus grand écoulement fluvial du monde derrière l'Amazone. Au sud les innombrables dispersions finales du delta découpent la fascinante région des sunderbans. Le brillant écrivain bengali Amitav Gosh écrit que « les îles (des sunderbans) sont la lisière du tissu du pays, la frange déchiquetée de son sari, à moitié trempé par la mer ».

Le Bangladesh est un pays jeune et ancestral à la fois, zone d'éternelles et puissantes confluences des fleuves et des peuples. Ce vaste delta est avant tout une région d'une grande richesse potentielle connue et convoitée depuis l'antiquité pour ses légendaires terres d'abondances.

C'est en même temps, un des plus jeune pays du monde moderne, issu dans un premier temps de partitions administratives anglaises, notamment celle de 1905, puis de l'indépendance indo-pakistanaise de 1947. Cette indépendance ne fut pas celle voulu par Gandhi qui rêvait d'un grand pays mixte où les communautés vivraient ensemble et en harmonie.

Car finalement l'indépendance indo-pakistanaise sera réalisée sur une partition territoriale prétextant les majorités religieuses et laissera l'Inde « hindouiste » départie des Pakistans occidental et oriental « musulmans ». Des millions de réfugiés « religieux » de part et d'autres, 2 millions de personnes tuées lors d'affrontements inter-communautaires en seront le résultat ineffaçable.

A l'est, c'est-à-dire au Pakistan oriental, distant de 1600 kilomètres de la capitale Karachi, de l'autre côté de l'Inde, la langue bengali sera le support d'une montée progressive puis de plus en plus déterminée de l'idée d'indépendance. Le 12 novembre 1970, le cyclone de Bohla frappe au sud, et tue près de 500 000 personnes, dont 100 000 sur la grande île de Bohla à moitié submergée. Il provoque le déplacement des dizaines de milliers de migrants.

Face à cette tragédie, les retards et la faiblesse des secours pakistanais accéléreront les mouvements indépendantistes.

Ainsi, l'année suivante, en 1971, pendant 9 longs mois, une terrible guerre de « libération » sortira le Bangladesh de l'oppression des pakistanais et de son armée criminelle. Celle-ci laissera derrière elle les horreurs d'un génocide qui ne cessera qu'avec l'intervention finale de l'Inde. 1 à 3 millions de morts, 200 000

femmes violées, 8 à 10 millions de réfugiés et pour clore ce crime contre l'humanité, l'assassinat mis en scène de 250 intellectuels au cœur de Dhaka.

Aujourd'hui encore, le Bangladesh règle ses comptes avec quelques collaborateurs, emprisonnés et exécutés à la prison centrale de Dhaka.

Sheiq Mujib Rahman, leader charismatique, sera le père de la nouvelle nation, le pays du Bengale, Bangladesh qui voit le jour le 16 décembre 1971.

Faisant suite à la mauvaise gestion des inondations catastrophiques de 1974 et de la famine qui en découle, son assassinat en 1975 marquera le début d'une période politique chaotique marquée par plusieurs coups d'état.

3

Le Bangladesh naît ainsi au milieu des souffrances et des traumatismes.

Aujourd'hui, cette république populaire avance avec lucidité et courage. Elle fait face à son passé et à son présent tout en se projetant vers un avenir où climat et politique sont encore et toujours au cœur de ses préoccupations, de ses problèmes et peut-être aussi paradoxalement de ses solutions.

Car si comme partout, chacun défend sa vision de la justice sociale, c'est précisément au Bangladesh que le Docteur Yunus a inventé le microcrédit, efficace dans les villages, notamment. Mais la particularité du Bangladesh d'aujourd'hui, c'est la mise en avant du concept et des mécanismes d'une future « justice climatique » mondiale. J'ai rencontré Hafijul Khan qui est un des initiateurs des systèmes de compensation des pertes et dommages dus aux catastrophes climatiques.

Chapitre 3 : Bidonvilles de Dhaka, les réfugiés du Nord

Mais à Dhaka, il y a urgence car plus que jamais, les migrations climatiques et la surpopulation mettent le Bangladesh et sa capitale face à des problèmes quotidiens.

Plus de 500 000 personnes habitent dans les bidonvilles de Dhaka, dont environ 50 000 le long des rails.

Ce pays côtier compte plus de 700 rivières avec près de 10% de sa superficie en eau. Logiquement les poissons, et autres produits des fleuves, de la mer et surtout de plus en plus des piscicultures sont une des bases de l'alimentation des bangladais, avec les lentilles, le riz, et de multiples épices.

Telle une capitale emblématique, Dhaka est une ville d'eau, posée sur un réseau hydrographique entrecroisé et encore omniprésent avec les résidus de zones humides, de lacs et de bras de rivière plus ou moins comblés.

Dans les bidonvilles, en plus des habitants permanents, s'ajoutent beaucoup de saisonniers qui viennent travailler chaque année quelques mois à Dhaka pendant les périodes agricoles creuses, puis ils repartent dans leur village ou leur famille est restée.

Comme partout à Dhaka et dans les grandes villes du pays, la vie des habitants des bidonvilles dépend beaucoup de la qualité des points d'eau et des travaux journaliers qu'ils trouvent : casseur de brique, porteurs, ménages, ouvriers dans le textile et bien sûr conducteur de rickshaws.

Chapitre 4 : Chars

Quitter Dhaka vers le nord, c'est d'abord comprendre la pollution de l'air de la capitale, en voyant tout autour des dizaines de panaches gris-noirs des innombrables cheminées de briquèteries, usines de base des perpétuelles constructions.

Au nord de Dhakka, Jamuna a l'étoffe des très grands fleuves. Plusieurs kilomètres de large, des îles multiples qui se mesurent, elles mêmes en kilomètres de large et de long. Ses eaux descendent en zig zag des hauteurs himalayennes du Tibet en passant par l'Inde et le Bhoutan pour quelques affluents. Le fils de Brahma devient alors Jamuna dans son dernier long segment presque rectiligne du Nord au sud vers la double confluence et le golfe du Bengale. Jamuna, le fleuve sacré, habité et nourricier, seul maître de la vie, des craintes et des bouleversements parfois dramatiques.

4

Car, comme dans tous les fleuves, les îles majestueuses ici dénommées « chars », constitutives du puissant fleuve sont riches mais mobiles. Encore plus qu'ailleurs et qu'avant. Les Chars sont ainsi comme des chairs de sable et d'argile que Jamuna pose, étend, assiège puis à l'occasion déchire. Au Bangladesh, plus de 5 millions de personnes habitent ces îles, *au coeur de ce fleuve, véritable artère du pays*.

A Sariakandi, à quelques minutes de Bogra et de son centre urbain trépidant, à quelques submersions de l'enceinte historique de Mahastangarh, qui est la plus ancienne grande cité fortifiée du pays, je m'embarque pour les chars. La plus proche puis deux autres plus isolées à la rencontre des gens dont la vie et le destin sont dictés par le fleuve pour le meilleur avec ses terres fertiles propices aux cultures et élevages, et pour le pire lorsque Jamuna décide de redistribuer ses sédiments dans un autre ordre.

Ile Godzaria

Comment vit-on sur des sites « effaçables » pour parties intégrant les lieux de vie et les espaces agronomiques productifs, à la moindre crue exceptionnelle ? L'exception d'hier est-elle devenue ou deviendra-t-elle plus « familière », plus acceptable et parable ?

Le long de ces espaces entièrement voués à l'agriculture, je croise les habitants qui spontanément évoquent les crues invasives et érosives qu'ils côtoient presque chaque année.

Aucune aide financière directe mais des assistances médicales comme avec l'hôpital flottant de l'ONG Friendship, elle-même créée par un français. Ces deux femmes en ont bénéficié.

Entre les îles

Nous quittons l'île de Godzaria pour aller à la rencontre d'une île un peu plus excentrée, probablement un peu plus exposée aussi.

Ile Milbari

Au fur et à mesure des conversations, des dates résonnent : 1966, 1974, 1987, 1988, 1998, 2004, 2007, 2014. Des nuits de peur face aux flots grimpant les murs des falaises de sables.

«On vit comme des oiseaux » disent-ils avec des déménagements juste à temps ou pas. Les maisons sont régulièrement repoussées loin du bord et surélevées (parfois avec l'aide d'ONG), pour amoindrir le risque de tomber du haut de la falaise dans la brume du fils de Brahma ou dans les tresses de sa fille Jamuna.

Mais malgré les précautions, « Il arrive souvent de s'endormir riche cultivateur, éleveur et propriétaire terrien et de se réveiller sans-abri ».

Les plus anciens ont aussi en mémoire les visites des percepteurs anglais puis pakistanais venant les ponctionner des produits de leurs récoltes ou de leurs pêches dans ces espaces riches et productifs mais soumis aux risques absolus.

Et pourtant, en cette journée de janvier 2016, ces îles m'apparaissent d'une quiétude et d'un potentiel agricole paradisiaque.

Dans un sens je suis rassuré pour eux et je comprends parfaitement que pour rien au monde, ils ne se soumettront à l'idée de quitter leur île, leur maison, leur monde, leur liberté y compris celle d'affronter le risque même le plus cruel. Seul le fleuve pourra leur faire quitter leurs terres, s'il décide de l'emporter et peut-être de les emporter avec elles.

Surtout pas à Dhaka, ils n'y sont jamais allés et n'iront pour la plupart jamais.

Quoiqu'il en soit, il est clair que depuis quelques années avec le réchauffement climatique, les glaciers himalayens fondent. Les crues de Jamuna et des autres fleuves bangladais sont ainsi plus fréquentes et plus intenses et lors des grandes inondations, plus de la moitié du pays se retrouve inondé.

Et selon les modèles du GIEC, cette tendance va s'accroître dans les décennies à venir.

Chapitre 5 : Khulna, Barisal et les réfugiés du Sud

Descente vers le sud pour l'autre face de la pièce bangladaise, l'autre entrée du risque climatique. Sur la tranche, on aurait pu évoquer les nombreux séismes parfois associés aux submersions.

Et alternativement sur pile ou sur face, les irrégularités des pluies et les prélèvements indiens, particulièrement conséquents et diminuant encore les ressources superficielles et souterraines lors des années de faibles précipitations. Avec comme conséquences au Bangladesh, l'insuffisance de l'eau à vivre et l'entrée plus intérieure de la marée salée.

La salinité augmente et l'eau potable devient un grave problème quotidien. En 1957, un accord a été signé pour partager l'eau entre l'Inde et le Pakistan Oriental. Beaucoup de tensions avant et après, culminant après la construction du barrage de Farakka à partir de 1961, qui retient et détourne une partie des eaux du Ganges vers les Sunderbans indiennes et Calcutta.

Malgré l'assainissement des relations entre les deux pays voisins, les problèmes d'eau persistent à Khulna et dans le Sud Ouest, région toujours affectée par les dérivations indiennes.

Khulna Slum

Khulna, capitale du sud. C'est donc vers elle ou vers Barisal, l'autre grande ville du sud que se dirigent ceux du sud lorsqu'ils ont tout perdu. Ici les dates ne sont pas celles des chars, ni des sécheresses du nord. Ici le danger vient du large, longtemps imprévisible et encore pour partie imparable. Depuis les temps anciens, chaque siècle a sa chronique de tempêtes, de cyclones ou de typhons, dont le nom est issu du bangla. 1665, 1737, 1877, le plus violents de tous les cyclones connus, 1930, 1970 avec 500 000 morts et disparus et des millions de sans abris, 1988, 1998, 2007 le terrible Sidr, 2009 Aïla. Maintenant les météorologues leur donnent un prénom, jolies appellations pour des démons de Dokkin Raï ou de Gaïa.

Dans les interstices du cœur de Khulna ou en périphérie, les réfugiés ont créé des quartiers.

Le 15 novembre 2007, le cyclone Sidr a été le plus violent depuis celui de 1877, le vent atteignant 260 km/h.

L'exceptionnelle intensité du cyclone Sidr a été sous-estimée par les prévisions.

Les bidonvilles aussi ont leurs doyens. Dans ce quartier de réfugiés climatiques de Khulna, j'ai rencontré cet homme. Son entourage dit qu'il a 121 ans. Il dit être le premier habitant du quartier installé là suite à une inondation, peut-être le cyclone de 1930 ou avant. Mais les années ont effacé ce « détail » de sa mémoire. Il se souvient seulement qu'il était jeune, peut-être 20 ans ou 30 ans, qu'il a travaillé pour les anglais. Il évoque avec nostalgie sa collaboration à la construction de l'église avec des sœurs anglicanes. Il garde un bon souvenir de cette époque anglaise, époque de sa jeunesse...

Après ce voyage dans le temps, retour au cœur de la ville. A Khulna et Barisal, villes portuaires agréables et dynamiques, la culture bangladaise s'exprime profondément.

Je quitte Khulna et ses histoires d'eau et de cyclones pour les terribles et fascinants Sunderban signifiant littéralement « la belle forêt », au grand sud, pays des marées, de la nature, des légendes et du tigre.

Chapitre 6 : Sunderban

Mongla, petite ville paisible, porte d'entrée des Sunderbans.

Le froid humide et calme de janvier est-il trompeur ? Car manifestement, dans les Sunderbans, il semble difficile de trouver le chemin, l'autorisation et la sécurité.

Cet espace naturel de mangrove, unique au monde est empli de leurres, de dangers affichés et de menaces cachées. Difficile de s'y infiltrer à travers les cours multiples de bras, confluent, défluent et fameuses mohonas, croisements de plusieurs chenaux qui servent de repères aux dauphins fluviaux.

Tous les cours d'hydrologie sont à réécrire pour ce bath desh, Pays de mélanges des eaux douces des 3 grands fleuves et des eaux salées de l'océan indien.

Pays aux niveaux d'eau oscillant sans cesse avec les marées de 3 à 6 mètres et les crues de mousson.

Pays des arbres sudari, maîtres de la terre fluide, de la vase détritique et constructive des îles-radeaux, îles-boucliers lors des tempêtes.

Pays des tempêtes soudaines et d'une violence inimaginable, même quelques secondes auparavant.

Pays de faune sauvage redoutable et vénérée aussi.

Pays des prédateurs, avec notamment le fameux tigre du Bengale et ses brillantes rayures noir et or, que l'on ne voit en général qu'une fois.

Pays de trafics et de transactions obscures et illicites.

Pays des légendes, notamment celle du combat ancestral entre le tigre Dokhin Rai, roi de la Nature avec ses démons face à Bon Bibi la protectrice des hommes. La légende dit qu'ils se sont partagés les Sunderbans avec une ligne transversale, le Nord pour les Hommes, le Sud vers l'Océan pour le Tigre.

Mais dans les faits, la remontée des eaux salées lié aux phénomènes climatiques et les migrations de populations modifient la ligne de partage entre l'homme et la nature et chacun paie son tribut aux franchissements de la frontière. *Car comme l'écrit Amitav Gosh « A aucun moment, les êtres humains ne peuvent avoir le moindre doute sur la totale hostilité du terrain à leur égard ».* Chaque année, le tigre rappelle à plusieurs dizaines de personnes qu'avec lui, la position initiale des hommes est celle de la proie.

Ainsi au village de Dhanbari, où j'ai fait escale, un tigre est entré de nuit, il y a deux ans et s'est faufilé à l'intérieur d'une maison. Notre batelier nous raconte.

Dans les écoles, les enfants sont sensibilisés à leur environnement et à sa préservation, y compris à celle du tigre du Bengale, dont il ne reste qu'environ 300 individus.

Dans cette région, la pêche est bien évidemment une des activités et des ressources de base.

Ces dernières années, les habitants des Sunderbans voient leur milieu de vie se fragiliser. Ainsi les fortes marées de plus en plus hautes attaquent et altèrent les digues et les terres basses.

Mais trop souvent, c'est le tourbillon infernal du cyclone qui pousse la vague-mur, la vague-immeuble trois mètres au dessus de la cime des arbres les plus hauts, jetant le sel sur les terres bien au-delà de la frontière.

Alors, comment se protéger de l'imparable ? Improviser, s'attacher à un arbre protecteur, suivre l'œil du cyclone autant que possible pour ceux qui sont sur l'eau, se barricader, mais mieux encore anticiper avec la mise en place de 2 fondamentaux : Alerte et Protections.

A Dhanbari, j'ai rencontré des habitants et un élu pour mieux comprendre les risques et les conséquences des cyclones et autres submersions.

Sur la façade de l'école qui comme beaucoup d'autres écoles, sert aussi de centre anti-cyclone, toutes les instructions en cas d'alerte sont dessinées et écrites très précisément.

Les alertes sont classées selon l'intensité supposée des vents et le niveau de risque ainsi engendré.

La protection dans les centres anti-cyclones est requise dès le niveau 6 et la nourriture doit alors être protégée en l'enterrant.

Pendant les tempêtes et les cyclones, ceux qui sont sur l'eau sont évidemment les plus en danger.

Devant les digues, à portée de tous les nombreux bateaux de passage, il y a le « quartier rouge », autrement dit les baraquements des prostituées et où se vend l'alcool. J'ai rencontré la patronne de ce quartier spécial, particulièrement exposé aux risques de submersions et d'érosion.

Le village de Dhanbari regroupe des hindouistes, des musulmans et quelques chrétiens ; leurs quartiers sont juxtaposés. Entretien dans le quartier du bord du fleuve peuplé essentiellement de musulmans, dont beaucoup sont installés là depuis quelques années seulement.

Certes, il n'y eu pas de victimes à Dhanbari lors du cyclone Sidr en 2007 grâce aux abris et autres protections, mais cette femme témoigne des drames que les flots leur ont révélé.

Les habitants des Sunderbans sont bien évidemment conscients des risques. Mais, les yeux ouverts, leur dignité et la confiance en leur milieu de vie les porte dans leur quotidien.

Chapitre 7 : Conclusion

Je rentre de ce voyage avec un sentiment contrasté. D'un côté, un pays ouvert et lucide, avec un sentiment national profond et une élite intellectuelle de très haut niveau international, dont Sallemul Huq, directeur du centre International sur le changement climatique et le développement et leader de la délégation bangladaise à la COP 21 de Paris.

D'un autre, une multitude de risques et de menaces.

Risques Intérieurs avec les blessures non cicatrisées du passé, des procès en cours et des tensions politiques aiguës sur fond d'islamisme régulièrement violent coupable d'attentats et de meurtres. Une nature sauvage ou le tigre, maître du sud, reste un prédateur redouté mais lui-même menacé d'extinction. Une démographie non maîtrisée et des pollutions de l'air et de l'eau localement très concentrées. Un pays posé sur une zone sismique majeure avec des tremblements de terre destructeurs et récurrents.

Risques venus de l'extérieur, du Nord, à l'amont des fleuves avec des violentes crues et des sécheresses, du sud, de l'océan avec les cyclones soudains et renversants.

Pourtant face et paradoxalement à cause de tout cela, les bangladais sont optimistes. Loin du fatalisme, ils affrontent leur passé, leur présent et leur avenir avec une force morale étonnante.

Que sera le Bangladesh dans 5 ans, dans 10 ans, dans 20 ou 50 ans ? Peut-être plus fort, peut-être plus faible, peut-être plus réduit. Et où seront alors les jeunes bangladais d'aujourd'hui ? Auront-ils stabilisé leur pays ou certains auront-ils migré de gré ou par la force du destin, de l'économie ou de la puissante nature ?

En tous les cas, l'avancée du Bangladesh dans ce 21^{ème} sera un indicateur et un révélateur de l'état social, politique, économique et bien sur climatique de notre planète partagée.

Le monde en concentré dans un certain sens.